

Les enfants abandonnés à la découverte des colonies au début du XXe siècle Gustave KRUGER en Tunisie

Gustave KRUGER est né le 12 mai 1878 à Paris (18^e). Sa mère s'appelait Elisabeth et était lingère. Il a été baptisé le 27 juillet 1878 à Chateauneuf (Eure-et-Loir), où sa mère l'a placé en nourrice (chez la femme Guilbert), mais sans payer la nourrice, et en lui suggérant même de trouver quelqu'un qui « prendrait » son enfant. La nourrice meurt en 1881 et la mère déclare dans une lettre qu'en l'absence de nouvelles elle pensait l'enfant mort ou « placé », qu'elle n'a toujours pas les moyens d'élever l'enfant (elle précise qu'il a été vacciné). Elle est ensuite introuvable.

L'enfant est pris en charge, le 13 décembre 1881, par l'assistance départementale d'Eure-et-Loir (hospice Saint-Brice de Chartres) qui se retourne vers l'Assistance publique de la Seine qui accepte de le prendre en charge : il est admis aux Enfants Assistés le 19 avril 1883 et envoyé dans l'agence d'Arnay-le-Duc (Côte-d'Or). En 1891 il est chez Mme Chevalier - femme Lefol – dans le bourg de Liernais.

Il ne se présente pas au certificat d'études. On lui donne une seconde chance en prolongeant sa scolarité, malgré un refus des nourriciers (qui ne veulent pas l'avoir à charge sans toucher de pension de l'Assistance publique). Et il l'obtient.

Il est ensuite apprenti pendant deux ans chez un horticulteur des environs d'Arnay-le-Duc.

Il est envoyé à l'école Le Nôtre le 20 juin 1894 : « Excellent sujet, intelligent et travailleur ».

A la sortie de l'Ecole Le Nôtre, il est placé le 4 juillet 1896 à Asnières, 83 avenue de Neuilly, chez M. Barthel (40 francs par mois, nourri et logé), qui envoie le 10 août une lettre au directeur M. Guillaume pour lui exprimer sa satisfaction du travail de Gustave Kruger, à qui il fait prendre un livret de Caisse d'épargne. Le 19 juillet Gustave Kruger exprime aussi sa satisfaction, et remercie M. Guillaume de l'avoir ainsi placé. Mais dès le 8 septembre, tout en reconnaissant toujours qu'il est dans une bonne place, il écrit à M. Guillaume pour lui demander de l'aider à partir aux colonies.

Le 5 novembre, ayant appris que M. Guillaume est parti en « reconnaissance » en Tunisie, il lui écrit de nouveau pour connaître le résultat de cette mission.

Il est envoyé au cours de cette année 1897 au Jardin d'essai de Tunis, en compagnie d'Emile Delgove, de Maurice Nicolas et de Joseph Ehrmanne.

Le 27 janvier 1898, il s'étonne des reproches de M. Guillaume... voir la biographie d'Emile Delgove sur la « jalousie entre les quatre »

Une lettre envoyée de Tunis en avril 1898 montre qu'il apprécie beaucoup la ville, ensoleillée et favorisée par les pluies.

Le bulletin des anciens élèves de l'Ecole Le Nôtre 1903 nous apprend qu'il est devenu propriétaire du domaine de Sainte-Marie (Oued Ramel).

Le bulletin 1904 explique qu'il est devenu propriétaire de ce domaine « grâce à une combinaison financière de participation à bénéfices », et qu'il « paraît enchanté de sa situation. » Le bulletin précise « *qu'à moins de devenir colon, il n'y a pas à engager les Elèves à se diriger vers la Tunisie, car les salaires y sont trop peu élevés, et il n'y a aucune*

augmentation à espérer en raison de la main d'œuvre facile à trouver parmi les indigènes et les étrangers. »

Dans une lettre envoyée d'Oued Ramel à M. Guillaume le 20 octobre 1903, il se vante d'avoir été pratiquement le seul des cinq cents passagers du bateau à ne pas avoir eu le mal de mer, avant de parler de son exploitation. « *Dans mon domaine j'ai tout trouvé en marche, mes labours battaient leur plein ; et l'on fait vraiment du bon travail, les terres ayant été mouillées à plusieurs reprises et le temps en laissant prévoir d'autres ; on a bonne augure pour l'année qui commence.* ». Il demande aussi de l'aide à M. Guillaume pour avoir des informations sur sa mère « *avant les premiers jours de 1904* ». Le dossier atteste que Léon Guillaume fera une enquête pour pouvoir lui répondre. Il donne également des nouvelles de ses camarades Loddé et Curotto¹ et signale que les contremaîtres du Jardin d'essai de Tunis, qui étaient jusqu'à présent des anciens élèves de l'Ecole Le Nôtre, allaient être remplacés par « *un homme qui aura titre de sous-chef et sera sans doute plus à hauteur que nous.* »

Bulletin 1907, lettre du 16 janvier 1905 : « *Kruger écrit qu'il est devenu gérant dans un Domaine² près Tunis et appartenant à un ancien élève de l'Ecole d'agriculture de Tunis ; mais qu'il reste quand même propriétaire. Son vendeur n'a pas tenu ses engagements, et, en 3 années, il a vu s'engloutir en construction et matériel près de 20.000 francs, c'est pourquoi il a été forcé de faire un procès, et il espère retirer 5 à 6.000 francs pour reprendre sa marche en avant.*

Je n'ai pas, dit-il, à me plaindre de la Tunisie, comme certains se plaisent à la critiquer, j'y ai gagné beaucoup d'argent, et j'espère me remettre à flots.

Je serais heureux de voir quelques élèves s'enhardir un peu, et partir piquer leur tente comme je l'ai fait. Certainement tout n'y est pas rose, on a ses misères comme partout, mais aussi jouit-on de sa liberté.

Malheureusement presque tous les camarades s'expatrient pour être fonctionnaires, et rentrer en France manger leurs économies. »

Lettre du 31 décembre 1908 (principales fautes corrigées) : « *Je n'ai que 150f moi-même, logé, légumes et quelque 100 ou 200 francs de gratification par an ; et j'espère arriver à me faire 2 400 francs par an sous peu, et j'ai des offres pour d'autres places ; seulement avant de quitter une place, il faut bien réfléchir, surtout quand l'on y est estimé. C'est pourquoi j'ai toujours refusé jusqu'ici, espérant que mon patron saurait apprécier mes services, et me fera une bonne situation chez lui. Et moi plus tard je verrai à me réinstaller dans une propriété que je pourrai acheter par la direction de l'agriculture, c'est-à-dire payable en dix annuités ; de prime abord j'aurais bien dû opérer ainsi et suivre vos bons conseils ; mais on ne doit jamais regretter ce qui est passé, il n'y a qu'à profiter de la leçon.*

Certainement je pourrais placer quelques élèves (anciens) ayant accompli leur service en Algérie, Tunisie ; car pendant ces deux années de service, on peut prendre des notes sur l'agriculture, voire même des permissions pour les moissons chez les colons ; (bien entendu rétribué). Vous comprendrez qu'en Tunisie, il est bon d'être autant agriculteur que jardinier ; car de cette façon on trouve toujours à se caser, connaître un peu menuisier, forger, etc. Car les patrons sont très sensibles et ces petits riens que l'on fait de ses mains.

¹ Deux anciens camarades de l'Ecole de Villepreux installés en Tunisie. Loddé est passé par le Jardin d'Essai de Tunis

² Gérant du domaine de Sidi-Salah, à Smindja (Tunisie)

Mais bien entendu je ne voudrais entendre parler d'aucune responsabilité ; car j'estime que lorsque l'on se décide de quitter la France, on doit s'armer de courage.

Quand j'irai en France, je vous raconterai par où j'ai été obligé de passer pour vivre dans mon moment de détresse. Mais il n'y a rien de déshonorant, on n'a qu'à se féliciter d'avoir pu surmonter l'obstacle. »

Il revient ensuite à la charge sur sa mère, en demandant à M. Guillaume de faire des recherches dans toutes les mairies d'arrondissement de Paris, en lui signalant les villes où il y a eu des Kruger (il a obtenu de l'aide d'un G.Kruger) et lui en proposant de le dédommager pour les frais occasionnés par ces recherches.

Il cesse alors de cotiser à l'Association des anciens élèves.

Néanmoins, dans le bulletin 1910, une lettre de son camarade Guillochon nous apprend que Gustave Kruger s'est marié (Guillochon était premier témoin).

Bulletin 1914-1922, lettre de Depierme du 9 novembre 1920 : « *Je vois assez souvent Loddé, père de six enfants : comme moi, il se débrouille bien ; c'est un rude travailleur.*

Je rencontre assez souvent Guillochon au Service Botanique. Quant à moi, toujours la même chose, nous tâchons de faire faire à nos jeunes tirailleurs des façons culturales plus modernes que les leurs, pour les attacher un peu à leur sol. Nous arrivons à quelques résultats qui ne seront réellement tangibles que dans quelques années.

Je suis content de mon sort quoique la vie soit plus chère que pendant la guerre.

Mes deux fillettes aînées sont en pension et me coûtent beaucoup, l'an prochain j'en aurai trois. Nous irons en France en 1921 ou dans deux ans. Voilà 18 ans que je n'ai pas revu la Métropole et je serais heureux de m'y reposer quelque temps ainsi que ma famille. »

Toujours gérant de la ferme-école de Smindja, il est promu chevalier du mérite agricole en mars 1921.

